

Sandra Lucbert

Le ministère des contes publics

Verdier

www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, 2021
ISBN : 978-2-37856-117-8

Le ministère des contes publics

I

Un verrouillage

Cannibales et truchements

Tours d'emmitouflés

II

Des serruriers

Le ministère a proprement parlé

Trébuchets et canons

III

Ce qui pousse et par où

Des cannibales en vérité

Se débattre la nuit

Du PFLB (et de la stréphopodie)

IV

Anamorphoses

Ce que vit Alice au travers du miroir

Très véritable histoire du décryptage

— La dette publique en littérature? C'est complètement baroque comme idée.

— Complètement : la preuve.

I

Un verrouillage

Cannibales et truchements

1

C'est l'histoire d'un redressement – elle commence comme un mauvais rêve.

Un rituel est en cours. Je le regarde à la télévision.

Il y a un écriteau. En lettres vertes sur plastique blanc : « Salle Polyvalente ». Devant, des gens assemblés ; mécontents – de l'exaspération, des revendications brandies.

Une tension manifeste. Trois bustes sont penchés sur une liasse de papiers ; une femme en robe, un barbu à lunettes, chapeau et chemisette, un jeune homme à chignon et tee-shirt bleu. L'un d'eux pointe des passages du texte, énergiquement. Ses camarades opinent, se saisissent des feuilles.

Quelque chose d'irréel se dégage de la scène. Un invisible déroulement guide les

participants. Des gestes décidés, sans décision dedans – des gestes *seulement*. Néanmoins partagés, mécaniquement coordonnés. Une composition spontanément calibrée : d'autres chemisettes, d'autres shorts, d'autres débardeurs, un poupon en plastique tenu en l'air, enveloppé de tissu rouge – un poupon-slogan. Des gens déterminés.

Détermination, ici, ne sera pas : *résolution*, plutôt : état de ce qui est conduit à se dérouler ainsi et pas autrement.

Le dernier arrivant passe l'entrée, fait la bise : *tu vas bien?* on lui répond : *il faut, hein, pas le choix* – les battants de verre se referment.

De part et d'autre du bâtiment, des gendarmes : calots, casquettes, gilets pare-balles, voiture. Eux aussi ont l'air de figurants, ils ont leur part dans le mime général.

Chacun prend sa place. Tout est en fait déjà scripté – cependant qu'on s'installe pour jouer l'acte complet.

Auquel j'ai tant de fois participé; ailleurs – identiquement désactivée, identiquement mue. Ou immobilisée.

La suite est trop connue. Un changement de registre. Une berline grise, ceintures déclip-sées, portières qui claquent. Un grand chauve

s'en extrait, rasé de près, serré dans son complet – préoccupé. Plan suivant : à l'intérieur, devant l'estrade, il a rejoint d'autres costumes ; poignées de mains automatiques ; la pantomime, toujours – cette fois : côté gagnants. Vis-à-vis d'eux, des chaises moulées s'alignent, bras croisés nus des tenues estivales. L'officiel chauve s'assied, mâchoire carrée, la main retenant sa cravate. En face de sa veste cintrée : des sandales.

Ce répertoire est déposé en moi. Ma participation réflexe se réveille à mesure – avec ma colère.

Ce cauchemar familier, on l'appelle désormais : *vie publique*.

2

Un cauchemar, néanmoins, ça s'examine. Quelque chose, toujours, se dit dans ses aberrations. D'ailleurs les rêves insistent : celui-ci reviendra, charriant son propos distordu ; sa logique ensevelie se saisira de nous – jusqu'à temps qu'on s'éveille.

Ce livre est un essai de traduction – ou d'interprétation des rêves. Ma participation à l'effort de réveil.

À la fin des *Cannibales*, Montaigne fabrique de quoi refigurer ce qui est devenu infigurable par trop d'habitude. De quoi saisir la forme d'un monde – le sien. Celui, toujours, qu'on perd de vue, puisqu'on y tient sans y penser.

Un chef indien débarque à Rouen, accueilli par Charles IX en personne. Le narrateur et son traducteur – son *truchement* – sont là aussi. On montre à l'étranger ce qu'on sait faire de mieux dans le Royaume de France : manières, ornements, agencement de la ville. On se rengorge, on l'interroge impatiemment : que trouve-t-il de plus *admirable* dans cette société qu'il découvre aujourd'hui ? Le chef donne trois réponses – ou plus exactement : trois effarements ; dont le narrateur dit avoir oublié le troisième. Deux suffisent : quoi donc, en France, les pouvoirs sont si mal répartis qu'un enfant (Charles IX) commande à tant d'hommes faits et armés (sa garde) ? Quoi donc, en France, on voit des gens gavés, repus de tout, et d'autres maigres à faire peur, mendiant à leurs portes, nécessiteux qui pourtant acceptent de « *souffrir une telle injustice [sans prendre] les autres à la gorge, ou [mettre] le feu à leurs maisons* » ? Qu'est-ce exactement que

cette société où les corps sont si mal partagés ?
Où tout est à l'envers sans que pourtant nul
s'en émeuve – pas même ceux à qui on fait
mordre la poussière ?

Pour voir le monde social et politique
auquel on appartient, il faut des *truchements* ;
qui nous arrachent à nos évidences. Devenues
branlantes sans leur cale langagière, elles *appa-*
raissent – pour ce qu'elles sont : une simple
proposition.

Aussi bien, on pourrait trouver (vraiment)
mieux.

Si par exemple j'interroge le chef indien
sur la scénographie de la « Salle Polyvalente ».
D'un côté : tongs, robes et chemisettes à fleurs,
en *tu vas bien ? Il faut hein, pas le choix...* ; de
l'autre : un contingent de gendarmerie et des
importants, leur véhicule anthracite, leurs
chemises immaculées et leurs complets de
fossoyeurs. Quoi donc, en France, on appelle
débat un rapport de force si nettement défa-
vorable que rien ne saurait être discuté ?
Quoi donc, dans cet état des corps et cette
répartition des forces, on fait semblant qu'un
désaccord peut exister quant aux affaires de
la cité ?